

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

E. M. CIORAN	Les Dangers de la Sagesse
ALFRED KERN	La Transhumance
PIERRE OSTER	La Grande Année
ROGER JUDRIN	Le Deux de Cœur
JEAN-PIERRE RICHARD	Les Partis Pris de Ponge
MARC BERNARD	La Corrida I

CHRONIQUES

- Herbert Von Karajan*, par MARCEL SCHNEIDER
Les Rêves de Thomas De Quincey, par ROBERT ANDRÉ
Audiberti burlesque et mystique, par ALAIN BOSQUET
Franges pour un Dossier Fautrier, par ANDRÉ BERNE-JOFFROY
La Ballade du Pauvre Tueur, par JEAN-LOUIS CURTIS

NOTES

LE TEMPS COMME IL PASSE

- PAUL MORAND : *Sur le Voyage*
Notes de GEORGES PERROS : *Le Grand Poète*
GEORGES-HENRI GOURRIER : *Près de la Rivière d'Urroz*
MICHEL DEGUY : *De l'Abus en l'Art de citer*
FRANÇOIS LESCURE : *Quatrains*

TEXTES

- Lettres d'Antonin Artaud à Roger Vitrac*
Introduction et Notes d'Henri Béhar

nrf

SOMMAIRE

E. M. CIORAN	Les Dangers de la Sagesse	585
ALFRED KERN.....	La Transhumance.....	599
PIERRE OSTER.....	La Grande Année	613
ROGER JUDRIN.....	Le Deux de Cœur	623
JEAN-PIERRE RICHARD	Les Partis Pris de Ponge	629
MARC BERNARD.....	La Corrida I.....	656

— CHRONIQUES —

ALAIN BOSQUET	Audiberti burlesque et mystique .	675
ROBERT ANDRÉ.....	Les Rêves de Thomas De Quincey	681
JEAN-LOUIS CURTIS.....	Ballade pour un Pauvre Tueur ..	691
MARCEL SCHNEIDER.....	Herbert Von Karajan	695
ANDRÉ BERNE-JOFFROY	Franges pour un dossier Fautrier	699

— NOTES —

Poésie et Littérature. — <i>Le Festin d'Attente</i> , de Marcel Thiry (par Jean Follain). — <i>Cahiers de Lorient</i> , d'Alain (par Roger Judrin). — Jacques Chardonne (par Roger Judrin)	711
Lettres Étrangères. — <i>Les Voies physiologiques de Rozanov</i> (par André Miguel). — <i>Vartanane</i> , de Téréniq Démirdjian (par Roger Blanzat). — <i>Mon Ami le Blizzard</i> , de Gregory Marton (par Jean Lebrau). — <i>La Prochaine Fois, le Feu ; Personne ne sait mon Nom</i> , de James Baldwin (par Robert André) ...	715
Les Spectacles. — <i>L'Ébouriffé</i> , de Joseph Carner. — <i>Les Noces de Psyché</i> , de Christian Liger. — Dreyer (par Jean Bastaire). — <i>Charade</i> , de Stanley Donan (par Raymond Bellour)	725
Les Arts. — Picasso (par Janine Béraud). — <i>Entretiens avec dix-sept peintres non figuratifs</i> , de Jean Grenier (par Jean-Pie Lapierre). — Bellmer (par Frank Dunand). — <i>Itinéraire plastique, Approche d'un Langage spécifique</i> , d'Albert Aymé (par André Miguel)	730
Lu et vu	735

— LE TEMPS COMME IL PASSE —

GEORGES PERROS	Le Grand Poète	741
FRANÇOIS LESCURE	Quatrains	748
PAUL MORAND	Sur le Voyage	750
MICHEL DEGUY	De l'Abus en l'Art de citer	755
GEORGES-HENRY GOURRIER	Près de la Rivière d'Urroz	759

— TEXTES —

Lettres d'Antonin Artaud à Roger Vitrac	765
Introduction et Notes d'Henri Béhar	

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

LES DANGERS DE LA SAGESSE

Quand on voit quel relief revêtent les apparences pour la conscience normale, il est impossible de souscrire à la thèse du Védanta, selon laquelle « la non-distinction est l'état naturel de l'âme ». Ce qui est entendu ici par état naturel c'est l'état d'éveil, celui justement qui n'est en aucune façon naturel. Le vivant perçoit de l'existence partout ; dès qu'il est éveillé, dès qu'il n'est plus *nature*, il commence par déceler le faux dans l'apparent, l'apparent dans le réel, pour finir par suspecter l'idée de réel elle-même. Plus de distinctions, donc plus de tension ni de drame. Contemplé de trop haut, le règne de la diversité et du multiple s'évanouit. A un certain niveau de la connaissance, le non-être seul tient le coup.

On ne vit que par défaut de savoir. Dès que l'on *sait*, on ne s'assortit plus à rien. Tant que nous sommes dans l'ignorance, les apparences prospèrent et conservent un soupçon d'inviolable qui nous permet de les aimer et de les haïr, d'être aux prises avec elles. Comment nous mesurer avec des fantasmes ? C'est ce qu'elles deviennent quand, détrompés, nous ne pouvons plus les promouvoir au rang d'essences. Le savoir, l'éveil plutôt, suscite entre elles et nous un hiatus qui, par malheur, n'est pas conflit ; car s'il

l'était, tout serait pour le mieux ; non, ce qu'il est, c'est la suppression de tous les conflits, c'est l'abolition funeste du tragique.

A l'encontre de l'affirmation du Védanta, l'âme est naturellement portée à la multiplicité et à la différenciation : elle ne s'épanouit qu'au milieu de simulacres et se flétrit si elle les démasque et s'en détache. Eveillée, elle se prive de ses pouvoirs, et ne peut ni déclencher ni soutenir le moindre processus créateur. La délivrance étant à l'antipode de l'inspiration, s'y vouer équivaut, pour un écrivain, à une démission, voire à un suicide. S'il veut produire, qu'il suive ses bons et ses mauvais penchants, les mauvais surtout ; s'il s'en émancipe, il s'éloigne de lui-même : ses misères sont ses chances. Le plus sûr moyen pour lui de gâcher ses dons est de se mettre au-dessus du succès et de l'échec, du plaisir et de la peine, de la vie et de la mort. A vouloir s'en affranchir, il se trouvera, un beau jour, extérieur au monde et à soi, tout juste capable de concevoir encore quelque projet mais affolé à l'idée de l'exécuter. Par-delà l'écrivain, le phénomène a une portée générale : quiconque vise à l'efficacité doit faire une disjonction totale entre vivre et mourir, aggraver les couples de contraires, multiplier abusivement les irréductibilités, se prélasser dans l'antinomie, rester en somme à la surface des choses. Produire, « créer », c'est s'interdire la clairvoyance, c'est avoir le courage ou le bonheur de ne pas percevoir le mensonge de la diversité, le caractère trompeur du multiple. Une œuvre n'est réalisable que si nous nous aveuglons sur les apparences ; dès que nous cessons de leur attribuer une dimension métaphysique, nous perdons tous nos moyens.

Rien ne stimule autant que de grossir des riens, d'entretenir de fausses oppositions et de démêler des conflits là où il n'y en a pas. Si on s'y refusait, une stérilité universelle s'ensuivrait. L'illusion seule est fertile, elle seule est *origine*. C'est grâce à elle qu'on donne naissance, qu'on *engendre* (dans tous les sens), et qu'on s'assimile au rêve

de la diversité. L'intervalle qui nous sépare de l'absolu a beau être irréel, notre existence est cette irréalité même, l'intervalle en question n'apparaissant nullement comme mensonger aux fervents de l'acte. Plus nous nous ancrions dans les apparences, plus nous sommes féconds : faire une œuvre c'est épouser toutes ces incompatibilités, toutes ces oppositions fictives dont raffolent les esprits remuants. Mieux que personne, l'écrivain devrait savoir ce qu'il doit à ces semblants, à ces tromperies et se garder bien d'en devenir incurieux : s'il les néglige ou les dénonce, il se coupe l'herbe sous le pied, il supprime ses matériaux, il n'a plus sur quoi s'exercer. Et s'il se tourne ensuite vers l'absolu, ce qu'il y trouvera, dans le meilleur des cas, ce sera la délectation dans l'hébétude.

Seul un dieu avide d'imperfection en lui et hors de lui, seul un dieu ravagé pouvait imaginer et réaliser la Création ; seul un être aussi inapaisé peut prétendre à une opération du même genre. Si, parmi les facteurs de stérilité, la sagesse vient en tête, c'est parce qu'elle s'emploie à nous réconcilier avec le monde et avec nous-mêmes ; elle est le plus grand malheur qui puisse s'abattre sur nos ambitions et nos talents, elle les *assagit*, autant dire qu'elle les tue, elle porte atteinte à nos profondeurs, à nos secrets en persécutant celles de nos qualités qui sont heureusement sinistres ; elle nous mine, elle nous submerge, elle compromet tous nos défauts.

Avons-nous attenté à nos désirs, brimé et étouffé nos attaches et nos passions ? nous maudirons ceux qui nous y ont encouragé, en premier lieu le sage en nous, notre plus redoutable ennemi, coupable de nous avoir guéri de tout sans nous avoir ôté le regret de rien. Le désarroi est sans limite de celui qui soupire après ses emballements d'autrefois et qui, inconsolé d'en avoir triomphé, se voit succomber au poison de la quiétude. Une fois qu'on a perçu la nullité de tous les désirs, il faut un effort d'obnubilation surhumain, *il faut de la sainteté*, pour pouvoir les éprouver de

nouveau et s'y abandonner sans arrière-pensées. Le détracteur de la sagesse, s'il était de plus croyant, ne cesserait de répéter : « Seigneur, aidez-moi à déchoir, à me vautrer dans toutes les erreurs et tous les crimes, inspirez-moi des paroles qui vous brûlent et me dévorent, qui *nous* réduisent en cendres. » On ne peut savoir ce qu'est la nostalgie de la déchéance si on n'a pas senti celle de la pureté jusqu'à l'écoeurement. Quand on a trop songé au paradis et qu'on a été un familier de l'au-delà, on en arrive à l'irritation et à la lassitude. Le dégoût de l'autre monde conduit à la hantise amoureuse de l'enfer. Sans cette hantise, les religions, dans ce qu'elles ont de vraiment *souterrain*, seraient incompréhensibles. La répulsion pour les élus, l'attraction pour les réprouvés, — double mouvement de tous ceux qui rêvent de leurs anciennes folies, et qui commettraient n'importe quel péché, pourvu qu'ils n'aient plus à gravir « le chemin de la perfection ». Leur désespoir est de constater les progrès qu'ils ont faits en matière de détachement, alors que leurs inclinations ne les destinaient pas à y exceller. Dans *Les Questions de Milinda*, le roi Ménandre demande à l'ascète Nâgasena ce qui distingue l'homme sans passion de l'homme passionné : « L'homme passionné, ô roi, quand il mange, goûte la saveur et la passion de la saveur ; l'homme sans passion goûte la saveur, mais non la passion de la saveur. » — Tout le secret de la vie et de l'art, tout *l'ici-bas*, réside dans cette « passion de la saveur ». Quand nous ne la ressentons plus, il ne nous reste, dans notre dénuement, que la ressource d'un sourire exterminateur.

Avancer dans le détachement, c'est nous priver de toutes nos raisons d'agir, c'est, en perdant le bénéfice de nos défauts et de nos vices, sombrer dans cet état qui a nom *cafard*, — absence consécutive à l'évanouissement de nos appétits, anxiété dégénérée en indifférence, engouffrement dans la neutralité. Si, dans la sagesse, on se met au-dessus de la vie et de la mort, dans le cafard (en tant qu'*échec* de

la sagesse) on tombe au-dessous. C'est là que s'opère le nivellement des apparences, l'invalidation de la diversité. Les conséquences en sont effroyables pour l'écrivain spécialement, car si tous les aspects du monde se valent, il ne pourra pencher vers tel plutôt que vers tel autre; d'où l'impossibilité pour lui de choisir un *sujet* : lequel préférer si les objets eux-mêmes sont interchangeable et indistincts? De ce désert parfait l'être même est banni comme trop pittoresque. Nous sommes au cœur de l'indifférencié, de l'Un morne et sans faille, où, à la place de l'illusion, s'étale une illumination *prostrée*, dans laquelle tout nous est révélé, mais cette révélation nous est si contraire, que nous ne songeons qu'à l'oublier. Avec ce qu'il sait, avec ce qu'il connaît, nul ne peut aller de l'avant, l'homme de cafard moins que personne; il vit au milieu d'une *lourde* irréalité: la non-existence des choses lui pèse. Pour s'accomplir, pour respirer seulement, il lui faudra s'affranchir de sa science. C'est ainsi qu'il conçoit le salut par le non-savoir. Il n'y accédera qu'en s'acharnant contre l'esprit de désintéressement et d'objectivité. Un jugement « subjectif », partial, mal fondé constitue une source de dynamisme : au niveau de l'acte, le faux seul est chargé de réalité; — mais quand nous sommes condamnés à une vue *exacte* de nous-mêmes et du monde, à quoi adhérer, et sur quoi se prononcer encore?

Il y avait un fou en nous; le sage l'en a chassé. Avec lui s'en est allé ce que nous possédions de plus précieux, ce qui nous faisait accepter les apparences sans avoir à pratiquer à tout bout de champ cette discrimination entre le réel et l'illusoire, si ruineuse pour elles. Tant qu'il était là, nous n'avions rien à craindre, ni elles non plus qui, miracle ininterrompu, se métamorphosaient en choses sous nos yeux. Lui disparu, elles se déclassent et retombent dans leur indigence primitive. Il donnait du piquant à l'existence, il *était* l'existence. Maintenant, nul intérêt, nul point d'appui. Le véritable vertige, c'est l'absence de la folie.

Se réaliser, c'est se vouer à la griserie du multiple. Dans l'Un rien ne compte, sinon l'Un lui-même. Brisons-le donc, si nous tenons à échapper à l'envoûtement de l'indifférence, si nous voulons que prenne fin la monotonie en nous et hors de nous. Tout ce qui chatoie à la surface du monde, tout ce qu'on y qualifie d'*intéressant*, est fruit d'ivresse et d'ignorance. A peine sommes-nous dégrisés, que nous ne distinguons partout que ressassement et désolation.

Issue de l'aveuglement, la diversité se défait au contact du cafard, qui est savoir foudroyé, goût pervers de l'identité et horreur du nouveau. Quand cette horreur s'empare de nous, et qu'il n'est pas d'événement qui ne nous paraisse à la fois impénétrable et dérisoire, ni de changement, de quelque ordre soit-il, qui ne relève du mystère et de la farce, ce n'est pas à Dieu que nous songeons, c'est à la déité, à l'essence immuable qui ne daigne pas créer, ni même exister, et qui, par son absence de détermination, préfigure cet instant indéfini et sans substance, symbole de notre inaboutissement. Si, au témoignage de l'antiquité, le Destin aime à ruiner tout ce qui s'élève, le cafard serait le prix que l'homme doit payer pour son élévation. Mais le cafard, par-delà l'homme, sans doute affecte-t-il à un moindre degré tout être vivant qui d'une manière ou d'une autre s'écarte de ses origines. La Vie elle-même y est exposée dès qu'elle ralentit son allure et que se calme la frénésie qui la soutient et l'anime. Qu'est-elle en dernier ressort, sinon un *phénomène de rage*? Rage bénie, à laquelle il importe de se livrer. Dès qu'elle nous saisit, nos impulsions inassouvies se réveillent : plus elles furent refrénées, plus elles se déchainent. Malgré ses côtés affligeants, le spectacle que nous offrons alors prouve que nous réintégrons notre vraie condition, notre nature, fût-elle méprisable et même odieuse. Il vaut mieux être abject sans effort que « noble » par imitation ou persuasion. Un vice inné étant préférable à une vertu acquise, on ressent nécessairement de la gêne devant ceux qui ne s'acceptent pas, devant le moine, le prophète, le philanthrope, l'avare qui

s'astreint à la dépense, l'ambitieux à la résignation, l'arrogant à la prévenance, devant tous ceux qui se surveillent sans en excepter le sage, l'homme qui se contrôle et se contraint, qui n'est jamais *lui-même*. La vertu acquise fait corps étranger ; nous ne l'aimons ni chez autrui ni chez nous : c'est une victoire sur soi qui nous poursuit, une réussite qui nous accable et nous fait souffrir lors même que nous en tirons vanité. Que chacun se contente de ce qu'il est : n'est-ce point avoir le goût de la torture et du malheur que de vouloir s'améliorer ?

Il n'est pas de livre édifiant ni même cynique où l'on n'insiste sur les méfaits de la colère, cette performance, cette gloire de la rage. Quand le sang afflue au cerveau et que nous commençons à trembler, en un instant s'annule l'effet de jours et de jours de méditation. Rien de plus ridicule et de plus dégradant qu'un tel accès, inévitablement disproportionné à la cause qui l'a déclenché ; cependant l'accès passé, nous en oublions le prétexte, tandis qu'une fureur rentrée nous travaille jusqu'à notre dernier soupir. Il en est de même des humiliations qu'on nous a infligées et que nous avons subies « dignement ». Devant l'affront qui nous fut fait, si, réfléchissant aux représailles, nous avons oscillé entre la gifle et le coup de grâce, cette oscillation en nous faisant perdre un temps précieux aura consacré par là-même notre lâcheté. C'est un flottement aux lourdes conséquences, une faute qui nous oppresse, alors qu'une explosion, même achevée dans le grotesque, nous eût soulagés. Pénible autant que nécessaire, la colère nous empêche de tomber en proie à des obsessions et nous épargne le risque de complications sérieuses : c'est une crise de démence qui nous préserve de la démence. Tant que nous pouvons compter sur elle, sur son apparition régulière, notre équilibre est assuré, de même que notre honte. Qu'elle soit un obstacle à l'avancement spirituel, on en conviendra aisément ; mais pour l'écrivain (puisque aussi bien c'est son cas que nous envisageons ici), il n'est pas bon, il est même périlleux de maîtriser

ses mouvements d'humeur. Qu'il les entretienne de son mieux, sous peine de mort littéraire.

Dans la colère, on se sent vivre ; comme malheureusement elle ne dure pas longtemps, il faut se résigner à ses sous-produits, qui vont de la médisance à la calomnie, et qui, de toutes façons, offrent plus de ressources que le mépris, trop débile, trop abstrait, sans chaleur ni souffle, et inapte à procurer le moindre bien-être ; quand on s'en détourne, on découvre avec émerveillement la volupté qu'il y a à noircir les autres. On est enfin de plain-pied avec eux, on lutte, on n'est plus *seul*. Avant, on les examinait pour l'agrément théorique de trouver leur point faible ; maintenant, pour les frapper. Peut-être ne devrait-on s'occuper que de soi : il est déshonorant, il est ignoble de juger autrui ; c'est pourtant ce que tout le monde fait : s'en abstenir reviendrait à se mettre hors l'humanité. L'homme étant un animal felleux, toute opinion qu'il émet sur ses semblables participe du dénigrement. Non qu'il ne puisse en dire du bien ; mais il y éprouve une sensation de plaisir et de force sensiblement moindre que lorsqu'il en dit du mal. S'il les rabaisse et les exécute, ce n'est donc pas tant pour leur nuire, que pour sauvegarder ses restes de colère, ses restes de vitalité, pour échapper aux effets débilissants qu'entraîne une longue pratique du mépris.

Le calomniateur n'est pas le seul à tirer profit de la calomnie ; elle sert autant, sinon plus, au calomnié, à condition toutefois qu'il la ressent vivement. Elle lui donne alors une vigueur insoupçonnée, aussi profitable à ses idées qu'à ses muscles : elle l'incite à haïr ; or la haine n'est pas un sentiment mais une puissance, un facteur de diversité, qui fait prospérer les êtres aux dépens de l'être. Quiconque aime son statut d'*individu* doit rechercher toutes les occasions où il est obligé de haïr ; la calomnie étant la meilleure, s'en estimer *victime*, c'est user d'une expression impropre, c'est méconnaître les avantages qu'on en peut retirer. Le mal qu'on dit de nous, comme le mal qu'on nous fait, ne vaut que s'il nous blesse, s'il nous fouette et nous réveille. Avons-

nous la malchance d'y être insensibles? nous tombons dans un état d'invulnérabilité désastreux, nous perdons les privilèges inhérents aux coups des hommes et même à ceux du sort (qui s'élève au-dessus de la calomnie s'élèvera sans peine au-dessus de la mort). Si ce qu'on avance sur nous ne nous touche d'aucune façon, pourquoi s'épuiser à une tâche inséparable de suffrages extérieurs? Conçoit-on une œuvre qui soit le produit d'une autonomie absolue? Se rendre invulnérable, c'est se fermer à la presque totalité des sensations qu'on éprouve dans la vie en commun. Plus on s'initie à la solitude, plus on souhaite déposer la plume. De quoi et de qui parler si les autres ne comptent plus, si personne ne mérite la dignité d'ennemi? Cesser de réagir à l'opinion est un symptôme alarmant, une supériorité fatale, acquise au détriment de nos réflexes, et qui nous met dans la posture d'une divinité atrophiée, ravie de ne plus bouger, parce qu'elle ne trouve rien qui vaille un geste. Tout à l'opposé, se sentir exister, c'est s'enticher de ce qui est manifestement mortel, vouer un culte à l'insignifiance, s'irriter perpétuellement au sein de l'inanité, prendre la mouche dans le néant.

Ceux qui cèdent à leurs émotions ou à leurs caprices, ceux qui s'emportent à longueur de journée sont à l'abri de troubles graves. (La psychanalyse ne compte qu'après des Anglo-Saxons et des Scandinaves, qui ont le malheur d'avoir de la tenue; elle n'intrigue guère les peuples latins.) Pour être normaux, pour nous conserver en bonne santé, nous ne devrions pas nous modeler sur le sage mais sur l'enfant, nous rouler par terre et pleurer toutes les fois que nous en avons envie. Quoi de plus lamentable que de le vouloir et de ne pas l'oser? Pour avoir désappris les larmes, nous sommes sans ressources, — inutilement rivés à nos yeux. Dans l'Antiquité, on pleurait; de même au Moyen Age ou pendant le Grand Siècle (le roi s'y entendait bien, à en croire Saint-Simon). Depuis, l'intermède romantique mis à part, on a jeté le discrédit sur l'un des remèdes les

plus efficaces que l'homme ait jamais possédés. S'agit-il d'une défaveur passagère ou d'une nouvelle conception de l'honneur? Ce qui paraît sûr, c'est que toute une partie des infirmités qui nous harcèlent, tous ces maux diffus, insidieux, indépistables, viennent de l'obligation où nous sommes de ne pas extérioriser nos fureurs ou nos afflictions. Et de ne pas nous laisser aller à nos plus anciens instincts.

Nous devrions avoir la faculté de hurler un quart d'heure par jour au moins; il faudrait même que l'on créât à cette fin des *hurloirs*. « La parole, objectera-t-on, n'allège-t-elle pas suffisamment? Pourquoi revenir à des usages si révolus? » Conventiennelle par définition, étrangère à nos exigences impérieuses, la parole est vide, exténuée, sans contact avec nos profondeurs: il n'en est aucune qui en émane ni qui y descende. Si, au début, au moment où elle fit son apparition, elle pouvait servir, il en va différemment aujourd'hui: pas une seule, même pas celles qui furent transfigurées en jurons, ne contient la moindre vertu tonique. Elle se survit: longue et pitoyable désuétude. Le principe d'anémie qu'elle recèle, nous continuons néanmoins à en subir l'influence nocive. Mode d'expression du sang, le hurlement, en revanche, nous soulève, nous fortifie, et quelquefois nous guérit. Quand nous avons le bonheur de nous y adonner, nous nous sentons d'emblée à proximité de nos lointains ancêtres, qui devaient dans leurs cavernes rugir sans cesse, tous, y compris ceux qui en barbouillaient les parois. A l'antipode de ces temps heureux, nous sommes réduits à vivre dans une société si mal organisée que l'unique endroit où l'on puisse hurler impunément est l'asile d'aliénés. Ainsi nous est défendue la seule méthode que nous ayons de nous débarrasser de l'horreur des autres et de l'horreur de nous-mêmes. S'il y avait du moins des livres de consolation! Il en existe très peu, pour la raison qu'il n'y a pas de consolation et ne saurait y en avoir, tant qu'on ne secoue pas les chaînes de la lucidité et de la décence. L'homme qui se contient, qui se domine en toute rencontre,

l'homme « distingué » en somme est virtuellement un détraqué. Il en est de même de quiconque « souffre en silence ». Si nous tenons à un minimum d'équilibre, remettons-nous au cri, ne perdons aucune occasion de nous y jeter et d'en proclamer l'urgence. La rage nous y aidera d'ailleurs, elle qui procède du fond même de la vie. On ne sera donc pas étonné qu'elle soit particulièrement agissante aux époques où la santé se confond avec la convulsion et le chaos, aux époques d'innovation religieuse. Aucune compatibilité entre religion et sagesse : la religion est conquérante, agressive, sans scrupules, elle fonce et ne s'embarrasse de rien. L'admirable chez elle est qu'elle condescende à favoriser nos sentiments les plus bas ; sans quoi, elle n'aurait pas une prise si profonde sur nous. Avec elle, on peut à vrai dire aller aussi loin qu'on voudra, dans n'importe quelle direction. Impure, car solidaire de notre vitalité, elle nous invite à tous les excès et ne fixe aucune limite à notre euphorie ni à notre dégringolade en Dieu.

C'est parce qu'elle ne dispose d'aucun de ces avantages que la sagesse est si néfaste à celui qui veut se manifester et exercer ses dons. Elle est ce continuel dépouillement dont on n'approche qu'en sabotant ce qu'on possède d'irremplaçable en bien et en mal ; elle ne débouche sur rien, elle est l'impasse érigée en discipline. A l'extase, qui excuse et rachète les religions dans leur ensemble, qu'a-t-elle à opposer ? Un système de capitulations : la retenue, l'abstention, le recul non seulement à l'égard de ce monde mais de tous les mondes, une sérénité minérale, un goût de la pétrification — par peur et du plaisir et de la douleur. A côté d'un Epictète, n'importe quel saint, chrétien ou autre, fait figure d'*enragé*. Les saints sont des tempéraments fiévreux et histrioniques qui vous séduisent et vous entraînent : ils flattent vos faiblesses par la violence même qu'ils mettent à les dénoncer. On a du reste l'impression qu'avec eux on pourrait *s'entendre* : un minimum d'extravagance ou d'habileté y suffirait. Avec les sages, au contraire, ni compromis-

sion ni aventure : ils trouvent la rage odieuse, en rejettent toutes les formes et l'assimilent à une source d'égaréments. Source d'énergie plutôt, pense l'homme de cafard, qui s'y accroche parce qu'il la sait positive, dynamique, dût-elle se retourner contre lui.

Ce n'est pas dans l'inertie qu'on se tue, c'est dans un accès de fureur contre soi (Ajax demeure toujours le suicidé-type), c'est dans l'exaspération d'un sentiment qui pourrait se définir ainsi : « Je ne puis supporter plus longtemps d'être *déçu* par moi-même. » Ce sursaut suprême au plus profond d'une déception dont nous sommes l'objet, ne l'aurions-nous pressenti qu'à de rares intervalles, que nous en garderions la hantise, eussions-nous *décidé* une fois pour toutes de ne pas nous tuer. Si, à travers tant d'années, une « voix » nous assurait que nous ne lèverons pas la main sur nous, cette voix, l'âge venant, devient de moins en moins perceptible. C'est ainsi que plus nous allons, plus nous sommes à la merci de quelque silence *fulgurant*.

Celui qui se tue prouve qu'il aurait pu aussi bien tuer, qu'il ressentait même cette impulsion, mais qu'il l'a dirigée contre lui-même. Et s'il a l'air sournois, *en dessous*, c'est qu'il suit les méandres de la haine de soi et qu'il médite avec une cruauté perfide le coup auquel il succombera, non sans avoir auparavant reconsidéré sa naissance, qu'il s'empressera de maudire. C'est à elle effectivement qu'il faut s'en prendre si on veut extirper le mal à la racine. L'abominer est raisonnable et pourtant difficile et inhabituel. On se dresse contre la mort, contre ce qui doit survenir ; la naissance, événement autrement irréparable, on la laisse de côté, on ne s'en préoccupe guère : elle apparaît à chacun aussi lointaine dans le passé que le premier instant du monde. Seul y remonte celui qui songe à se supprimer ; on dirait qu'il n'arrive pas à *oublier* le mécanisme innommable de la procréation et qu'il essaie, par une horreur rétrospective, d'anéantir le germe même dont il est issu.

Inventive et entreprenante, la fureur d'autodestruction ne

se borne pas à arracher l'individu seul à la torpeur ; elle se saisit aussi bien des nations et leur permet de se renouveler en leur faisant faire des actes en contradiction flagrante avec leurs traditions. Telle qui semblait s'acheminer vers la sclérose, c'est en réalité vers la catastrophe qu'elle s'orientait, et elle s'y faisait seconder par la mission même qu'elle s'était arrogée. Douter de la nécessité du désastre, c'est se résigner à la consternation, c'est se mettre dans l'impossibilité de comprendre la vogue de la fatalité à certains moments. La clef de tout ce qu'il y a d'inexplicable dans l'histoire pourrait bien se trouver dans la rage contre soi, dans la terreur de la satiété et de la répétition, dans le fait que l'homme préférera toujours l'inouï à la routine. Le phénomène se conçoit également à l'échelle des espèces. Comment admettre que tant d'entre elles aient disparu par le seul caprice du climat ? N'est-il pas plus vraisemblable qu'au bout de millions et de millions d'années, les grands mammifères aient fini par en avoir assez de traîner sur la surface du globe et qu'ils aient atteint ce degré de lassitude explosif, où l'instinct, rivalisant avec la conscience, se divise d'avec lui-même ? Tout ce qui vit s'affirme et se nie dans la frénésie. Se laisser mourir est signe de faiblesse ; s'anéantir, de force. Ce qu'on doit redouter, c'est l'affaissement dans cet état où l'on ne peut même pas imaginer le désir de se détruire.

Il est paradoxal et peut-être malhonnête de faire le procès de l'Indifférence, après l'avoir pressée pendant longtemps de nous accorder la paix et l'incuriosité du cadavre. Pourquoi reculons-nous quand elle commence enfin à s'exécuter et qu'elle conserve pour nous toujours le même prestige ? N'est-ce point une trahison que cet acharnement contre l'idole que nous avons le plus vénérée ?

Un élément de bonheur entre indéniablement dans toute volte-face ; on y puise même un surcroît de vigueur : le reniement *rajeunit*. Notre force se mesurant à la somme

des croyances que nous avons abjurées, chacun de nous devrait conclure sa carrière en déserteur de toutes les causes. Si, malgré le fanatisme qu'elle nous a inspiré, l'Indifférence finit par nous effrayer, par nous paraître intolérable, c'est qu'en suspendant le cours de nos désertions justement, elle s'attaque au principe même de notre être et en arrête l'expansion. Comporterait-elle une essence négative, dont nous n'avons pas su nous méfier à temps? En l'adoptant sans réserves, nous ne pouvions éviter ces affres de l'incuciosité radicale, dans lesquelles on ne plonge pas sans en sortir méconnaissable. Celui qui les a seulement entrevues n'aspire plus à ressembler aux morts, ni à regarder comme eux ailleurs, vers autre chose, vers n'importe quoi, sauf vers l'apparence. Ce qu'il veut, c'est retourner parmi les vivants, et retrouver auprès d'eux ses anciennes misères, qu'il a piétinées dans sa course au détachement.

C'est se fourvoyer que de suivre les pas d'un sage, si l'on ne l'est pas soi-même. Tôt ou tard, on s'en lasse, on le quitte, on rompt avec lui, ne fût-ce que par passion de la rupture, on lui déclare la guerre, comme on la déclare à tout, en commençant par l'idéal qu'on n'a pas pu atteindre. Quand on a invoqué pendant des années Pyrrhon ou Lao-tseu, est-il admissible de les désavouer au moment où l'on était plus que jamais imbu de leur enseignement? Mais les trahit-on tout de bon, et peut-on avoir la présomption de se considérer comme leur victime, lorsqu'on n'a rien d'autre à leur reprocher que d'être dans le vrai? Elle n'est nullement confortable la condition de celui qui, après avoir demandé à la sagesse de le délivrer de lui-même et du monde, en vient à l'exécrer, à ne plus voir en elle qu'une entrave et un tourment de plus.

E. M. CIORAN

LA TRANSHUMANCE

De Metzeral au Steinwasen, la route suit la rivière, traverse le pont des Mulets à l'entrée de Mittlach, pour remonter la Kolbenfecht, avec ses prés, où poussent les jonquilles; une rareté du coin avec les trolles du Rain et ces fermes isolées qui n'ont point été détruites en mille neuf cent quatorze. Les forêts, toujours vertes, y montent très haut, dans cet air humide, lorsque les torrents sont fougueux, les précipitations plus importantes, les forestiers seuls venant jusqu'ici, ou quelque chasseur qui ne racontera à personne où précisément il aura aperçu les derniers coqs de bruyère; cette fin reculée vraiment d'un monde, un instant préservé, puisque la brume décourage les curieux et qu'à nouveau, sur le chemin détrempe, seuls les marcaires s'en vont, de passage seulement, s'en vont toujours plus haut, vers ces pâturages où le ciel soudain s'adoucit, et vient à la rencontre des sommets; ces sommets voûtés lourds, donnant l'impression que toujours le ciel frôlera la montagne, et que c'est le sommet qui recule, s'efface, en cette merveilleuse beauté, quand le regard trompe, efface les distances, nous séduit, et que seuls les pas, ce battement toujours mesuré, disent la vérité; cette veine tendue par l'effort, lorsque, par un retour de joie, l'on découvre soudain quelle altitude a été mesurée, et que se révèle, en cet autre prolongement avec ses chicanes et

méandres, la grande vallée au confluent des petites, avec leur multitude de hameaux, de clairières, de sommets, qui s'en vont, eux aussi, se perdre dans le bleu ; ligne vague, ondulée, de l'autre chaîne qui doucement remonte sur la plaine ; cette vaste étendue, aperçue dans la trouée, quand jouent les nuages et les rayons : rose de Colmar, un instant entrouverte, sur les perspectives sombres du Hohnack et du Hohlandsbourg. Le sommet alors s'adoucit et la peine, puisque, pour découvrir l'autre versant, il suffira de parcourir les chaumes, le toit d'un monde, de traverser le frémissement ou la rosée, ce concert déjà des mouvantes herbes à la gentiane penchée haute, raidie, tandis que sursaute le criquet, s'épousent les courbures ; sur les crêtes ces arnicas, mouvants aussi, au souffle subtil : lueurs éparpillées jaunes, subitement denses dans le creux vallonné, lorsque enfin, sur l'épervière tachée de rouge, la répétition se précise, à l'écran des pluies, des rayons, cette ligne intense en annonce d'autres ; les coupe, les franchit, vous transporte par l'infini chevauchement du relief — ce relief usé, mais fort en des teintes sombres, bleues, — aux lacs qui, eux aussi, tranchent, répétant bas ce que d'immenses forêts accomplissent : la gravité de certains soleils, lorsque les ruades viennent de l'ouest, viennent du sud, avant que le temps ne tourne, ne revienne au nord à cette clarté fraîche qui annonce les tendres gris, les gris bleus de l'été, ce pastel des Vosges, quand midi endormi attend les couchants, ces longs passages ocre-violet, la longue saison des nuits courtes, aux matins frais, bruissants clairs, puisque le soleil est d'abord venu ici, précédé par le tintement du troupeau, quand les matinales bêtes s'égaillent autour de la ferme...

— Tu es contente de remonter au Steinwasen ?

Le premier mot d'Edouard à Catherine, lorsque, débouchant de la forêt, le convoi tribal fit une première halte. L'âne se trouvait en tête avec la charrette bourrée d'instruments et d'outils : la barrique, les mesures, les casiers,

la bouteille clissée; tout l'attirail bruyant de Gustave, quand il l'avait conduit sur le chemin pierreux. On n'entendait plus que les beuglements des soixante bêtes, qui se dandinent en broutant, ajoutant, au souffle qui ourle l'herbe, le tintement des graves, ces clochettes de tôle, le tintement des petites, ce carillon d'airain; le grelot, quand le chien s'en mêle, s'approche du maître, rebondit, afin de rassembler celles qui semblent vouloir paître toute la matinée, alors que le bon Mira lève la tête, flaire le vent, peut-être connu, qui vient d'en haut : ces genêts sagittés vifs sur l'herbe courte; et, sur les coulées de sable, l'accalmie d'une lisière, les marguerites, bouquets blancs où Antoine a planté son bâton et rêve... Ce petit somme sur le bout arrondi, tandis que la tête se repose dans le creux du coude, et doucement le printemps arrive, monte, au berceement des cornes éveillé : s'égaillent les sons, les taches, ces phosphènes d'un autre songe, venu d'où? Relevant la tête, et apercevant Gustave :

— Je prendrai bien une goutte.

— Tu n'as qu'à te servir!

Antoine fait les deux pas. Gustave lui tend la gourde. Une rasade, et la main efface la buée d'un sourire :

— Sacré feu!

Quelques mètres plus bas, le chariot tout encombré, mais triomphal. Catherine a engouffré dans la paille les sacs et couvertures, tout ce qu'elle a pu emporter : vaisselle, provisions, volaille, cette poule qui, de temps en temps, gémit ou fait remuer la toile.

Edouard s'est assis auprès de Catherine :

— Tu ne dis rien? C'est long. Tu n'as qu'à t'étendre sur la charrette, jusqu'à la prochaine halte.

— Oui!

C'est entendu : elle obéira, mais elle est sa maîtresse femme. Un moment il la dévisage. Dans la longue familiarité des nuits et des jours, il la voit si peu ou si mal. Ici, à cet arrêt, qui lui rappelle l'alpage, il respire mieux,

élargit sa vision, retrouve, malgré les airs tristes, ce visage du début, qui n'a guère vieilli, qui restera longtemps jeune :

« Dix ans de moins ! Une chance ! Elle a le bras ferme, la cuisse solide, tiendra quand même je serais décati ! »

Puis ses yeux sombres, beaux à contempler, et que le reproche adoucit...

— C'est long ! Un peu de patience...

Lents, les deux frères et le troupeau. Trois quarts d'heure pour souffler ! C'est convenu. On ne peut les brusquer ; toutefois les circonstances le pressent parfois, lui aussi, quand il distingue mal pourquoi on lui conteste le droit d'aller vite, d'abattre une sorte de rage, pour s'enfoncer un peu plus dans cette forêt qui lui appartient, le lie à Metzeral, le lie à Catherine ; les Muelbach ne s'étant jamais laissé intimider par personne :

« Ce Longo, qu'est-il venu chercher ici ? On n'a pas besoin de lui ! »

On défriche, et soudain, car telle est cette force mise en branle ! on s'attaque à ce qui résiste, à ce qui est plus fort que vous : ce destin peut-être, inscrit dans la main, quand il entend le bruissement bref et rapide de l'arbre ; de l'arbre qui tombe et rebondit, au bruit sourd du cœur ou de la forêt, lorsque, pour une joie secrète, il en découvre de béantes ; larges, visibles, léchées par le métal, rompues sous la dent d'une scie : cette souche aux ramifications souterraines, le biais d'une vie arrêtée, ou étale, avec les anneaux d'âge, la floraison ici retenue, quand les racines, avant de monter en branches, en rameaux, s'étranglent... Un instant, certes ! Ou toute une vie, dans la rectitude des devoirs : cette fierté de feu Franziska, qui parfois se retourne contre lui dans l'attitude des frères ; mais, chef de tribu, peut-il songer à la morte sans s'éprendre à nouveau de celle qui les contrarie tous, de la superbe femme que l'autre a honnie ? Envoûtement si passager, mais intense, qui gagne de proche en proche cette charrette, l'éclaircie ;

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

a déjà publié :

MARC BERNARD

Marie (mars 1955). Les Deux Coups (février 1956). Noël sous les Ponts (février 1959). La Contradiction d'Albert Camus (mars 1960). La Tête (décembre 1960). En regardant peindre Joseph Sima (Octobre 1961).

★

E.-M. CIORAN

D'une Certaine Expérience de la Mort (juin 1953). L'Avant-Garde de la Solitude (juin 1955). Sur une Civilisation essoufflée (mai 1956). Lettre à un Ami lointain (août 1957). Quelques Imprécisions sur la Russie. Essai sur l'Utopie (juillet 1958). Mes Amis les Tyrans (janvier 1959). Odyssée de la Rancune (novembre 1959). L'Arbre de Vie (septembre 1960). Portrait du Civilisé (juillet 1961). Le Sceptique et le Barbare (juin 1962).

★

ALFRED KERN

Jeune Chien de Cirque (août 1957).

★

PAUL MORAND

Armance ne rime peut-être pas avec Impuissance (mai 1953). La Présidente (mars 1957). Une Suite à la Lettre de Lisbonne (septembre 1957). « Jean Barrois », 1913 (décembre 1958). La Fin de Byzance (mai 1959). Florence (octobre 1959). Portrait de Fouquet (décembre 1960, janvier 1961). Sur « Le Vicomte de Bragelone » (décembre 1961). La Chartreuse de Parme (février 1962). Pour Roger Nimier (novembre 1962). Esquisses Londonniennes (décembre 1962). Les Mille et une Nuits (mars 1963). Le Prince de Ligne (octobre 1963).

★

PIERRE OSTER

Quatrains gnomiques (novembre 1954). Cinquième Poème (juin 1955). Note sur le Présent claudélien (décembre 1955). Muss immer der Morgen (février 1956). Neuvième Poème (février 1957). Douzième Poème (juillet 1958). Petite Suite (avril 1959). Rive de l'Univers (juin 1960). Poème (mars 1963).

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Rédacteurs en chef : JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND

Secrétaire générale : DOMINIQUE AURY

publiera dans ses prochains numéros :

MARCEL ARLAND : La Nuit des Amants
LOUIS BRAUQUIER : L'Hiver
RENÉ CHAR : Poèmes
JACQUES CHESSEX : Reste avec nous
MICHEL DEGUY : Poèmes
JEAN FOLLAIN : Les Lichens de Canisy
ANDRÉ FRÉNAUD : Poèmes
JEAN GRENIER : La Création
JEAN GROSJEAN : Runes
GUILLEVIC : Gloire
PHILIPPE JACCOTTET : Paysages
FRANZ KAFKA : Dans le Couloir
YOURI KAZAKOV : La Belle Vie
PHILIPPE JULLIAN : Un Amour d'Enfant sous la Commune
CHRISTIAN LIGER : La Tour d'Einstein
HENRI MICHAUX : Les Grandes Epreuves de l'Esprit
CLAUDE NERON : Le Combat de Boxe
A. PIEYRE DE MANDIARGUES : Le Fils du Rat
JÉROME PEIGNOT : Benjamin Constant
GEORGES POULET : Le Temps d'un Éclair (Bernanos)
MARCEL SCHNEIDER : Opéra Massacre
JEAN STAROBINSKI : Kierkegaard et les Masques

*JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND et DOMINIQUE AURY
reçoivent sur rendez-vous.*

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

*Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande
d'abonnement et la somme de 0,20 F.*

*Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs
manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent
à leur disposition pendant un an.*

*Seuls les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les
frais de poste sont retournés à leurs auteurs.*

TARIFS D'ABONNEMENT

France et pays de la Communauté :		Étranger :	
6 mois.....	27,50 F	1 an.....	50 F
1 an.....	113,75 F	6 mois.....	31,25 F
		1 an.....	57,50 F

Édition de luxe

1 an..... 125 F

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue,
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII^e. — Compte chèque postal PARIS 169-33.